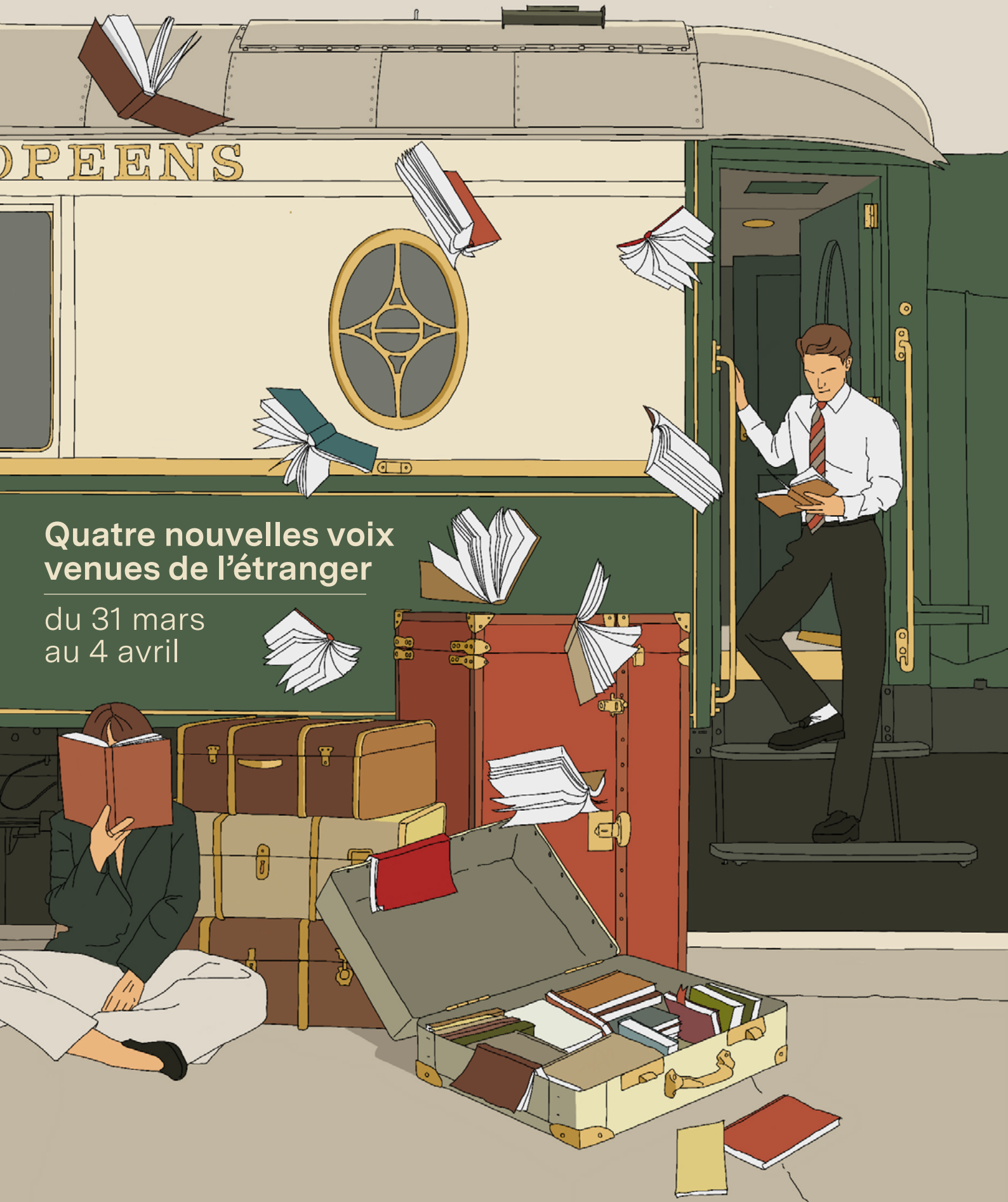


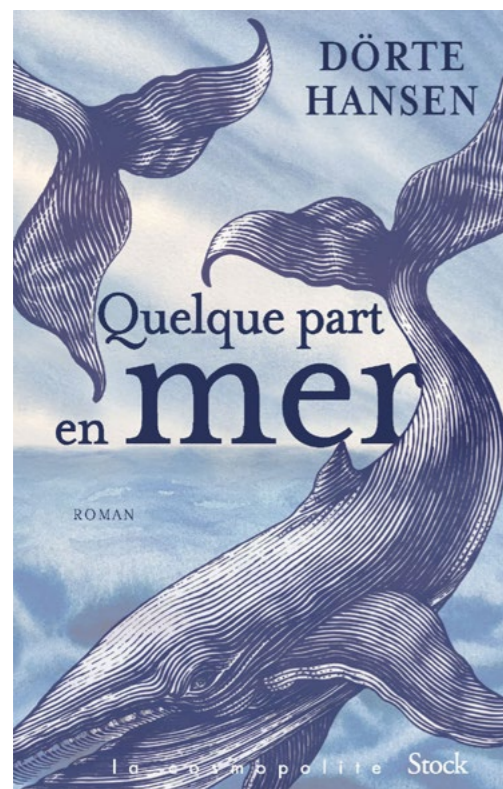
「d'ailleurs & d'ici」

N°1 — 2025

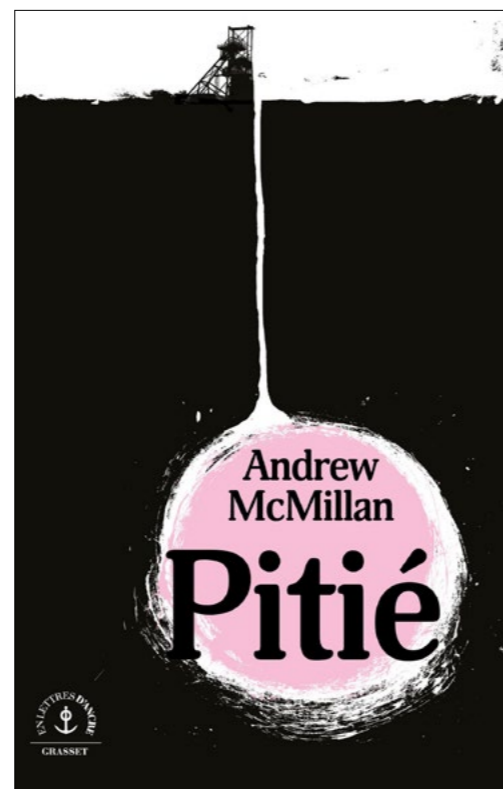


Quatre nouvelles voix
venues de l'étranger

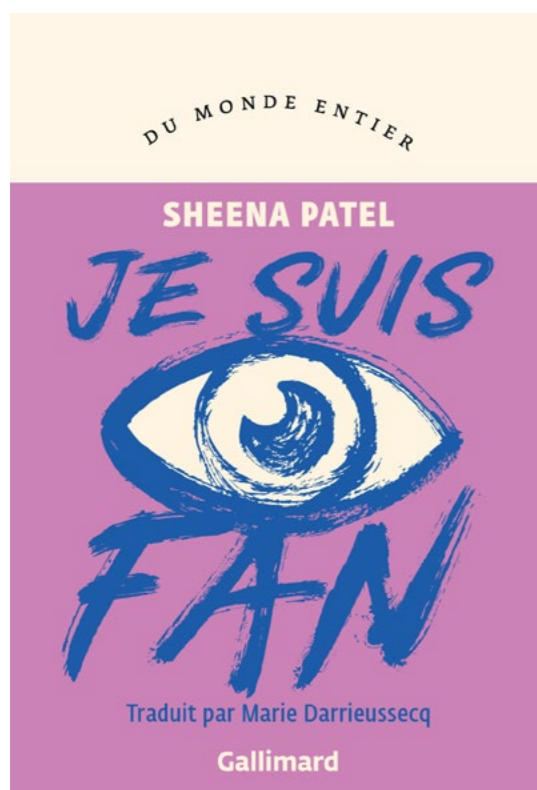
du 31 mars
au 4 avril



Dörte Hansen
Quelque part en mer
La Cosmopolite, Stock



Andrew McMillan
Pitié
En lettres d'ancre, Grasset



Sheena Patel
Je suis fan
Du monde entier, Gallimard



Ben Shattuck
La forme et la couleur des sons
Terres d'Amérique, Albin Michel

La littérature étrangère n'est pas seulement une source de plaisir, elle nous est indispensable. Grâce aux textes en traduction, ce qui est loin devient accessible, ce qui est inattendu bouscule nos certitudes, ce qui semble incompréhensible nous éclaire soudain. Lorsqu'on ouvre un livre venu d'ailleurs, on aborde avec plus de justesse les grands sujets de notre époque – la justice sociale, l'environnement, la guerre. « Et les autrices et auteurs francophones ? », peut-on s'interroger. Il n'est de grande plume qui ne se nourrit de lectures, de lectures du monde entier. Classique ou contemporaine, la littérature étrangère est à la fois vitale pour raconter, et comprendre l'ici.

On pourrait même user du pluriel et parler de littératures étrangères, tant la diversité des langues qui nous arrivent est grande. En poussant la porte d'une librairie, on pénètre dans une véritable tour de Babel où, grâce au formidable travail des traductrices et traducteurs, tout devient possible : ira-t-on faire une virée dans une Angleterre ultracontemporaine ? Embarquera-t-on à bord d'un ferry, direction la mer du Nord ? Voyagera-t-on dans le temps et dans l'espace en Nouvelle-Angleterre ? Mais encore faut-il accepter de tendre l'oreille, avoir la curiosité de s'aventurer dans des territoires inconnus pour y découvrir d'autres langues, d'autres univers, d'autres visions du monde.

Nous restons convaincus que la littérature étrangère ne cesse de battre dans le cœur du lectorat francophone, toujours au rendez-vous dans nos librairies lorsque le nouveau roman d'autrices et auteurs de renom arrivent enfin chez nous. Mais si ces derniers continuent à être mis à l'honneur, il ne faut pas oublier qu'une carrière littéraire débute avec un livre. Ouvrir un premier roman, un premier recueil de nouvelles, est essentiel. C'est comme ouvrir la porte d'un nouveau royaume. C'est accepter de se laisser surprendre, c'est aller en terrain inconnu. C'est un gage fondamental de la curiosité intellectuelle. Et si nous voulons que la littérature étrangère reste vivante, il faut aller vers ces nouvelles voix et laisser de la place sur nos étagères – et dans nos imaginaires – aux talents de demain.

Nous devons cependant nous rendre à l'évidence : nous vivons dans un monde où la cacophonie est bien malgré nous devenue la règle. Et il en va de même pour les livres et l'édition. Comment faire émerger ces nouvelles voix quand l'espace est saturé ? Comment attirer l'attention sur ces autrices et auteurs quand les réseaux sociaux amplifient de plus en plus l'effet de notoriété ? En littérature, les débuts sont déterminants, or un premier livre est fragile, d'autant plus quand il s'agit d'une personnalité étrangère, laquelle est par définition absente ou presque.

Fortes de ces convictions, quatre maisons d'édition, qui ont en commun une longue tradition dans la publication de littératures étrangères, ont décidé d'unir leurs efforts afin d'accompagner ces nouvelles voix venues d'ailleurs, qui par la traduction deviennent également des voix d'ici.

Tiffany Gassouk (Gallimard) – Joachim Schnerf (Grasset)
Francis Geffard (Albin Michel) – Raphaëlle Liebaert (Stock)

(ALLEMAGNE)

Dörte HANSEN

Dörte Hansen est née en 1964 à Husum, sur la côte ouest en Allemagne. Grande voix de la littérature allemande contemporaine, elle a longtemps été journaliste pour la presse écrite et la radio, avant de publier son premier roman, *À l'ombre des cerisiers* (Kero, 2016), qui a été élu en 2015 « livre préféré des libraires indépendants allemands » et best-seller cette même année sur la liste du *Spiegel*.

En 2022, son troisième roman *Quelque part en mer* figure à nouveau sur la liste des best-sellers du *Spiegel*. Dörte Hansen vit aujourd'hui avec sa famille dans le nord de la Frise.

Quelque part en mer

304 pages, 23.90€

Traductrice
Élisabeth Landes

Éditrice
Raphaëlle Liebaert,
Stock

Collection
La Cosmopolite

Quelque part entre Jutland, Frise et Zélande, sur une petite île battue par les vents, le destin des Sander est intimement lié à celui de la mer du Nord depuis bientôt trois cents ans. Hanne Sander, la femme du capitaine, y a élevé seule trois enfants. Ryckmer, l'aîné, vient de perdre sa licence de capitaine, il est hanté par les fantômes de ses ancêtres baleiniers et attend la tempête du siècle ; Eske, la cadette rebelle, craint davantage les touristes que les flots bouillonnants ; Henrik, le benjamin, est le premier homme de la famille à n'avoir jamais rêvé de prendre la mer – et le seul en paix avec lui-même.

Dans ce monde tiraillé entre tradition et modernité, chacun tente tant bien que mal de trouver sa place, jusqu'au jour où un drame bouleverse le fragile équilibre des Sander – et de toute la communauté. La mer semble alors imposer sa loi, déposant sur le rivage solitude et incompréhension.

Dans ce roman entêtant, Dörte Hansen brosse un tableau délicat de ces vies forgées par la mer et explore les liens invisibles qui unissent les hommes à leur terre.



Dans la presse

« Dörte Hansen n'a pas besoin de beaucoup de mots pour dessiner un personnage, pour esquisser un monde. Les images dans nos têtes se forment immédiatement, de manière très précise. [...] Définitivement l'un des meilleurs livres de la saison ! »

NDR

« Chaque ligne est imprégnée d'amour pour la mer. Mon livre préféré cette saison. »

Frankfurter Rundschau

« Dörte Hansen a trouvé pour ce livre un son très particulier, rythmé, fluide, gonflant et s'estompant comme le ressac de l'océan. »

KulturMagazin

« Tous ces personnages sont solitaires à leur manière, que ce soit par choix ou en raison de circonstances familiales, sociales ou sociétales. La solitude et le silence sont des motifs qui préoccupent constamment Dörte Hansen. Et à partir de laquelle elle crée ses romans envoûtants et atmosphériques. »

SRF

« Un des grands romans sociaux de notre époque. »

die Zeit

« Hansen raconte le caractère implacable de la mer, les rêves emportés et les fractures et blessures supportées avec une patience stoïque. »

NZZ

« Des personnages impressionnants, qui nous touchent de près. Ce roman est d'une grande force narrative. »

Südwest Presse

Le mot de l'éditrice

« En racontant le destin de la famille Sander sur cette île de la mer du Nord, Dörte Hansen brosse le magnifique portrait d'hommes et de femmes en prise avec un monde en pleine mutation et interroge notre lien indéfectible à la mer. Un texte poétique, puissant, inoubliable. »

Raphaëlle Liebaert

Entretien

Pourquoi avoir situé le roman sur une île de la mer du Nord ? Quelle relation entretenez-vous avec ces paysages ?

Je vis au bord de la mer du Nord et je connais assez bien certaines îles. Aujourd'hui, ce sont des destinations de vacances populaires et la plupart des insulaires vivent du tourisme. Mais autrefois, la vie sur ces îles était extrêmement dure. Comme l'agriculture ne permettait pas de vivre décemment, les hommes - et déjà les garçons à treize ou quatorze ans - partaient à la chasse à la baleine du printemps à l'automne, en naviguant sur l'océan Arctique. Beaucoup d'entre eux y perdaient la vie, se noyaient ou mouraient de froid. Il y avait donc énormément de veuves et d'orphelins sur les îles et beaucoup de misère.

Malgré cela, les gens ne pouvaient pas quitter ces îles, et c'est encore le cas aujourd'hui. Ceux qui y sont nés essaient de ne pas les quitter. Je me suis demandé d'où vient finalement notre amour des hommes pour la mer, qui est au fond un élément très hostile à l'homme ? Et pourquoi aspirons-nous tous à avoir notre propre île ?

Diriez-vous que *Quelque part en mer* est une fresque sociale ?

Oui, c'est peut-être cela. Je raconte l'histoire d'un changement de société. Les hommes de cette île ne peuvent ou ne veulent plus être des navigateurs, et les femmes ne veulent plus attendre leur mari, leur père, leur frère. Les anciennes règles et lois ne sont plus valables, et les nouvelles ne sont pas encore écrites. C'est cette période de transition, avec toutes ses incertitudes, qui m'intéresse en tant que romancière.

Y-a-t-il un des personnages de la famille Sander dont vous vous sentez le plus proche ?

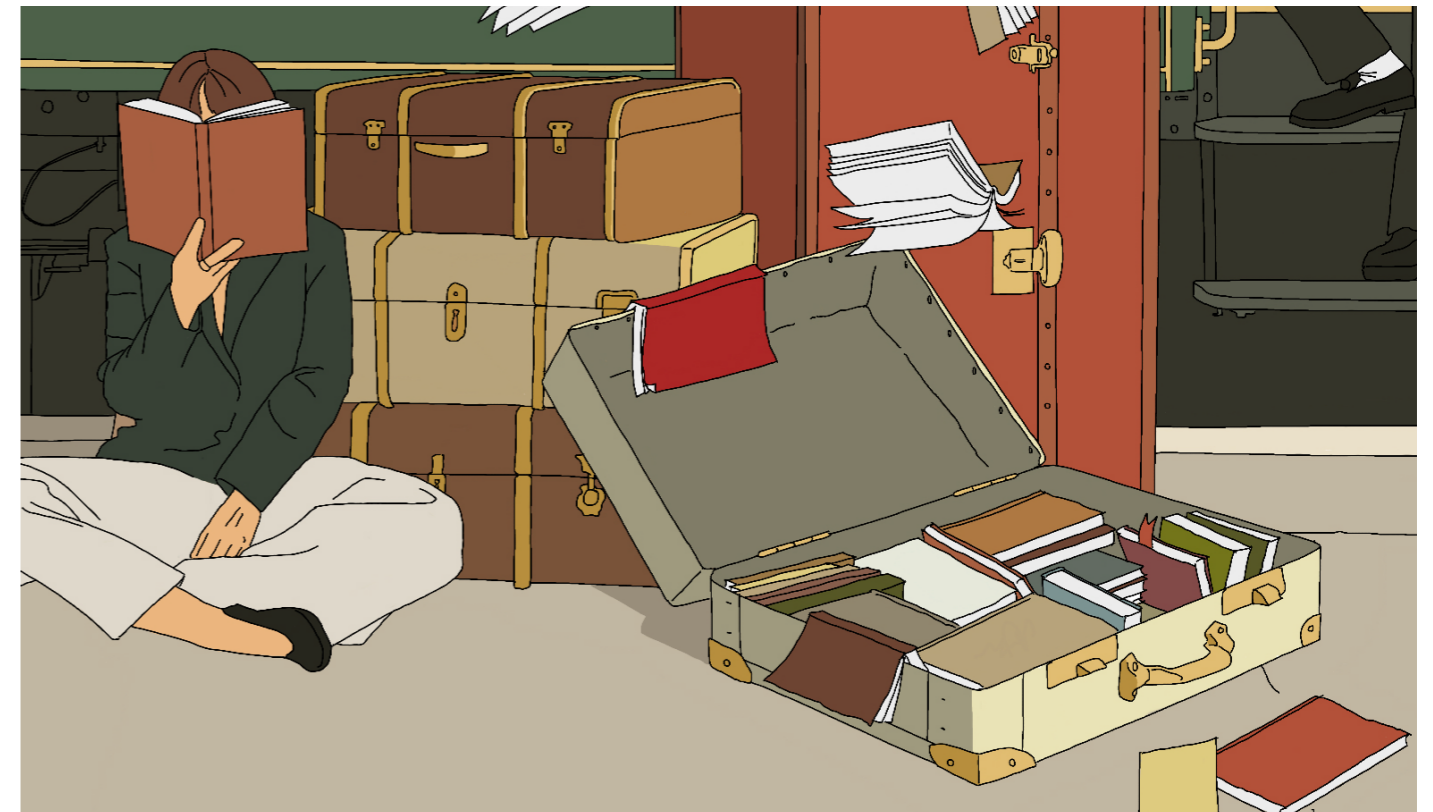
Non, étonnamment, je me sens aussi proche de chacun d'entre eux. C'était différent pour mes deux premiers romans, où j'avais mes personnages préférés. C'est peut-être parce que cette fois-ci, je raconte vraiment une histoire de famille, et les membres de cette famille me semblent tous aussi indissociables les uns des autres que les organes d'un même corps.

Quelles ont été vos influences littéraires pour ce roman ?

Pour ce roman, je me suis encore une fois plongée dans la « littérature marine » classique - de *Moby Dick* en passant par le *Hollandais volant* et les légendes nordiques. J'avais besoin de cette base pour installer mon histoire. Du point de vue stylistique, *Au bois lacté* de Dylan Thomas m'a beaucoup inspirée. Je cherchais pour ce livre un ton très particulier, rythmé, comme une ballade, parce que je voulais écrire une sorte d'ode à la mer.

Travaillez-vous à un nouveau roman ?

Oui, 2025 sera pour moi une année d'écriture. Le nouveau roman se déroule à nouveau dans le nord de l'Allemagne. De toute évidence, je dois encore une fois m'épuiser dans ce plat pays, sous la pluie et la tempête.



Extrait de *Quelque part en mer*

Sur le ferry qui dessert les îles, quelque part entre Jutland, Frise et Zéland, un homme qui frappe et largue les amarres n'est jamais assez couvert pour le froid du fer et du sel des ports de la mer du Nord. Si, un jour d'automne ou d'hiver, il consent à mettre un bonnet, il ne lui protégera pas les oreilles. De gants il ne porte point. Il coince une clope entre ses doigts gourds de froid dès qu'il est en mer ou à quai. Ses cheveux auraient besoin d'une bonne coupe, sa peau est tannée par la mer et l'alcool, il tousse dans sa barbe hirsute et crache allègrement dans l'eau du bassin. Quant à la veste qu'il porte, elle a l'air d'avoir appartenu à ses aïeux. L'homme qui frappe et largue l'amarre n'est guère aimable avec les étrangers du continent qui passent sur l'île. Il assigne sèchement leur place à leurs véhicules quand ils embarquent, et expédie sur le bateau à brefs signes de tête cyclistes et piétons, qui obtempèrent, dociles comme des moutons.

Le matelot se gèle pour une raison qu'il ignore sans doute lui-même. Il fait simplement ce que les précédents détenteurs de sa veste ont fait avant lui : s'entraîner au petit froid, car un jour ou l'autre viendra le grand. La grande tempête, la grande marée, la grosse lame. Et ce jour-là, qui ne tient pas le froid est perdu d'avance.

Et le matelot sait aussi nager, oui, même si la légende veut que les marins refusent d'apprendre. Lui a appris tôt, avec sa mère.

Que les femmes du continent en pincent pour lui, ce n'est pas nouveau. Qu'elles se pâment un peu devant sa barbe de pirate, sa veste de loup de mer et le petit anneau d'or à son oreille, il n'en attend pas moins.

Le temps d'une traversée, pour une heure ou deux, il est l'image de l'insulaire. Campé sur le pont, il frappe ou largue les amarres et joue de ses boutons dorés à motif d'ancre. S'entraîne au froid, siffle une vieille chanson. Et tient bon le vent, hissez haut...

Son père, ses frères, ses oncles se gèlent peut-être à l'heure qu'il est sur un crevettier, un cargo, une vedette de sauvetage, un bateau de plaisance ou une plateforme de forage, tous supportent sans broncher une petite hypothermie, comme une sorte d'hommage dû aux anciens. Tous descendent d'hommes qui savaient encore tenir le froid : de navigateurs du Groenland qui allaient chasser la baleine dans l'Arctique.

Et quelque chose les a imprégnés, a déteint sur eux de ces mousses, harponneurs, timoniers, capitaines qui, chaque année, du printemps à l'automne, portaient naviguer dans les mers polaires, leurs vêtements jamais secs sur leur corps jamais chaud.

Quelque chose dans l'homme jamais assez couvert se souvient de ce temps- là, même si trois siècles déjà l'en séparent.

C'est peut-être gravé dans les os de sa main rougie de froid, les vertèbres de son dos, la peau de son front, ses veines, les racines de ses dents et les poils de sa barbe.

À moins que seuls les étrangers du continent ne s'imaginent tout ça, en le voyant campé sur le pont, l'insulaire plus vrai que nature qui leur fait à peine l'aumône d'un regard.

L'homme qui expédie sans un mot son troupeau de touristes à bord du ferry a grandi sous les poutres d'un plafond tellement bas qu'à quinze ans déjà il lui fallait rentrer la tête. Dans une maison à ancrés de parements et à carreaux de Delft sur les murs. L'aïeul qui l'a fait bâtir était deux paumes moins grand que les îliens d'aujourd'hui, mais champion d'endurance au froid : amariné à douze ans, puis toute une vie en mer sans jamais voir l'été. S'est gelé à tous les échelons, d'aide-cambusier à capitaine.

Il s'est fait bâtir une grande maison, graver ses initiales dans le mur du pignon, et construire une clôture, qui n'est pas taillée dans du bois, mais dans un maxillaire de baleine.

De cette clôture d'os il ne reste pas grand- chose : une rangée de chicots ébréchés, minés par les intempéries et envahis d'algues vertes. Une denture calamiteuse, pas jolie à voir. Mais nul ne songe à l'arracher, et encore moins l'homme qui l'enjambe chaque matin pour prendre le chemin du port, dans une veste qui a l'air d'avoir appartenu à ses aïeux.

Le soir, après la dernière traversée, quand tous les véhicules et les piétons sont à terre, il quitte le bord et tire trois ou quatre bouffées, avant de voir arriver une grande voiture. Elle va trop vite, comme toujours, la femme qui est dedans la dirige droit sur lui, comme si elle allait le renverser. Puis elle pile in extremis, lui laisse à peine le temps de jeter son mégot, de monter et de claquer la portière. Et il n'a pas encore bouclé sa ceinture qu'elle met les gaz. Le moteur hurle comme une bête aux abois, la laque de la voiture est passablement rongée par le sel de l'air marin. La femme n'a guère de patience avec les voitures, ni avec les hommes qui reviennent du bateau.

Sur une île de la mer du Nord, quelque part entre Jutland, Frise et Zélande, une femme va chercher un homme au port comme sur le lieu d'un crime, en vitesse et en silence. Ce sont les sauveteurs qui roulent comme ça, les complices d'un casse – ou les îliennes qui ne veulent plus rester au bord du bassin à faire signe, attendre et guetter un bateau qui arrive ou pas, des boutons dorés, des barbes et des visages gelés.

Elle ne descend jamais de voiture sur le môle, elle reste au volant, que l'homme ait passé en mer un jour ou deux semaines, sept mois ou un an. Et quand il repart, elle fait de même : ne pas descendre, ne pas faire signe. Laisser tourner le moteur, déposer l'homme comme un paquet express. Les bateaux vont, les bateaux viennent, et les adieux, l'accueil, ça se fait mine de rien, impassible comme la mer, qui est toujours là, mais elle non plus n'attend personne.

Pour l'homme qui revient du bateau, il n'y a jamais de moment de grâce. De dîner à la salle à manger dans les assiettes à filet d'or. Après le casse- croûte du soir à la table de la cuisine, elle lave les vieilles tasses à motifs d'oignon et lui lance un torchon pour qu'il essuie.

La femme qui ne fait pas signe au bord du bassin conserve dans sa maison les choses que gardent toutes les familles de capitaine : coffres de marin, sextants, boussoles, compas de laiton, livrets maritimes. Les legs des pères, des frères, des époux, les récits écrits à la main de leurs voyages lourds de privations. Des bateaux qu'ils ont aimés, des baleines qu'ils ont tuées, des mâts et des os brisés, des gelures et des grosses tempêtes, tout cela glorieusement surmonté. Ce sont les chroniques des survivants, des valeureux, qui reposent dans les coffres de marins, et dans les salles de séjour sont exposés leurs offrandes rapportées de grandes traversées pour adoucir des femmes qui ont attendu trop longtemps : services à thé de porcelaine bleutée à la transparence de papier, et plats d'argent jamais utilisés. Exhibés dans des vitrines comme des coupes prestigieuses, décernées pour leur courage ou leur fidélité.

Andrew McMILLAN

(GRANDE-BRETAGNE)

Andrew McMillan est né dans le Yorkshire en 1988. Il enseigne l'écriture à l'Université Metropolitain de Manchester. *Le corps des hommes* (Grasset, 2018) a reçu de nombreuses distinctions en Grande-Bretagne, dont le prestigieux Guardian First Book Award, décerné pour la première fois à une œuvre poétique. Son premier roman *Pitié*, publié en 2024, a créé l'événement lors de sa sortie, et est en cours de traduction dans de nombreux pays.

Pitié

240 pages, 20.90€

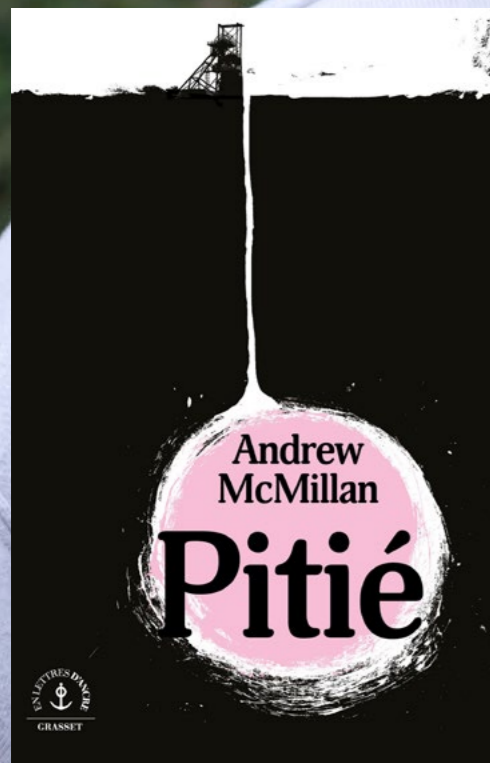
Traducteur
Laurent Trèves

Éditeur
Joachim Schnerf,
Grasset

Collection
En lettres d'ancre

Pitié raconte l'histoire d'une famille ouvrière sur plusieurs générations. En 1984, avant la fermeture des usines, les grèves et l'intransigeance de Margaret Thatcher, la petite ville de Barnsley, dans le nord de l'Angleterre, était encore une cité industrielle où les hommes se levaient chaque matin pour aller s'enterrer, creuser et se tuer à la mine. Un travail harassant mais porté par une identité collective qui lui donnait du sens, et parfois de l'espoir.

Quarante ans plus tard, la vie d'Alex, fils et petit-fils de mineurs, est dans le même état de délabrement que Barnsley. Désormais seul et sans emploi, il est confronté à ses désirs les plus profonds qu'il a longtemps refoulés. Contrairement à lui, son fils Simon vit pleinement son homosexualité, partageant sa vie entre un call-center où une nouvelle forme de prolétariat émerge, et les cabarets où son personnage de drag-queen lui rend sa fierté. Dans une ville post-industrielle marquée par la pauvreté et l'absence d'avenir, c'est lui, avec son irrévérence, sa perruque et son maquillage, qui trace le chemin de la convergence des luttes. Parviendra-t-il à entraîner son propre père dans ce désir de liberté ? Entre chronique sociale et réflexion sur le genre, ce premier roman d'Andrew McMillan offre un plaidoyer plein de tendresse pour les hommes brisés et étrangers à eux-mêmes. Avec *Pitié*, acclamé par la presse britannique, on retrouve les fulgurances poétiques d'une plume parmi les plus bouleversantes de sa génération.



Dans la presse

« Nous savions déjà qu'Andrew McMillan avait le sens de la phrase. Avec ce premier roman, il nous prouve aussi sa maîtrise de la narration. *Pitié* plonge en profondeur dans le cœur et l'histoire du South Yorkshire pour en faire surgir l'or noir de l'amour, du désir et de la perte. »

Jon McGregor

« Un tableau riche et sensible sur l'amour, la solitude et l'émancipation personnelle qui laissera une marque indélébile sur la vie queer contemporaine. »

Ocean Vuong

« Un magnifique roman kaléidoscopique : triste, sage, éclairant et plein d'empathie. »

The Independent

« Le livre d'un grand poète attentif aux strates invisibles et aux failles historiques qui reposent sous le sol de chaque individu. »

Max Porter

« Ce premier roman du poète Andrew McMillan transmet avec brio la douleur intime et politique vécue par trois générations. Un projet narratif incroyablement audacieux. »

The Guardian

« Un requiem bouleversant sur les classes ouvrières. »

Douglas Stuart

« McMillan est un conteur de génie. »

The Times

Le mot de l'éditeur

« Dans ce premier roman du poète Andrew McMillan, une harmonie littéraire nous saisit dès les premières pages. De la justesse des images au souffle narratif, du rythme des voix à l'épaisseur des personnages. *Pitié* est un texte qui raconte la violence sociale à travers les générations et interroge les rapports qu'entretiennent nos identités avec nos désirs. Un immense coup de cœur. »

Joachim Schnerf

Entretien

Aviez-vous le personnage de Billy Elliot ou bien le film *Pride* en tête lorsque vous avez décidé de revisiter cette histoire de la masculinité dans une ville minière ?

Pas vraiment, j'adore *Pride*, et *Billy Elliot* me fait pleurer à chaque fois que je le regarde. Mais je voulais raconter une histoire très spécifique qui se déroule à Barnsley, une histoire locale qui me semblait vraiment importante et qui aurait une portée universelle. Je pensais beaucoup à cette idée que j'avais découverte en cours de littérature à l'école, lorsque nous étudions ces grands romans américains qui se déroulaient dans de petites villes où nous n'étions jamais allés. On nous disait alors que la petite ville américaine représentait le monde.

Il me semble que l'histoire de Barnsley c'est également l'histoire d'autres régions du nord-est de l'Angleterre, du Pays de Galles, de l'Europe industrielle, de l'Amérique – partout où une désindustrialisation rapide et violente a eu lieu.

Quelle est la spécificité de cette littérature des villes du nord de l'Angleterre ?

Il existe bien sûr autant de réponses à cette question qu'il y a d'individus, une myriade de détails formant un kaléidoscope qui pourrait définir cette littérature. Je dirais que mettre Barnsley sur la carte littéraire est une mission essentielle pour moi et j'espère que les lecteurs tireront deux choses de ce roman : ils repartiront peut-être avec une compréhension plus profonde, plus nuancée et plus subtile de Barnsley en tant que lieu, l'idée qu'il ne s'agit peut-être pas de l'endroit que les médias nationaux décrivent puisqu'on n'en parle que s'il s'y passe quelque chose de grave, qu'il s'agit en réalité d'un endroit bien plus complexe.

Mais surtout j'aimerais que les gens réfléchissent et se demandent « Quelle serait l'histoire de ma propre ville ou de mon propre village, si je la racontais ? ». En relatant ces histoires, on élève ces lieux au rang de littérature.

Vous définissez-vous comme un romancier de votre propre ville ?

C'est intéressant parce que je suis poète avant d'être romancier. La poésie, plus que le roman, est marginalisée. Très peu de gens lisent des poèmes au quotidien, mais tout le monde en veut un pour un enterrement ou un mariage. On a l'impression que la poésie est réservée aux grandes occasions, que la littérature est uniquement destinée à ces moments importants. C'est pourquoi j'ai toujours pensé qu'en choisissant d'écrire sur un certain lieu, un certain village ou une certaine ville, on plantait un drapeau dans le sol, en disant, oui, cela aussi est digne de la littérature. Je pense également qu'il n'est pas nécessaire de partir.

Tant d'histoires parlent de la personne qui quitte la petite ville du nord pour être heureuse dans la grande ville – c'est souvent l'histoire des homosexuels –, mais j'ai aussi beaucoup d'amis gays qui vivent à Barnsley, qui sont très heureux et qui ont une très belle vie là-bas. Il y a donc cette idée qu'il n'est pas nécessaire d'aller ailleurs, qu'il n'est pas nécessaire de partir pour trouver de la littérature, du bonheur ou de l'amour. Qu'on peut les trouver dans la ville où l'on se trouve – et cette histoire, on ne la raconte pas assez.



Extrait de *Pitié*

Les voilages se sont soulevés comme une jupe quand Alex a passé la tête pour scruter la rue, déjà plongée dans l'obscurité. Le magazine, jeté sur le canapé, s'est ouvert en son milieu ; une tente qui s'écroule doucement. La rue et la pièce étaient calmes.

La main d'Alex tremblait légèrement en s'approchant du numéro de Rustler. Il l'a ramené vers lui en saisissant une page intérieure, révélant une photo de femme. Sa première pensée a été que sa mère avait les mêmes cheveux qu'elle.

Alors qu'il tournait les pages les unes après les autres dans l'espoir d'effacer cette image de son esprit, il tombait sans cesse sur d'autres femmes : parfois elles étaient en soutien-gorge, parfois non, parfois elles étaient blond platine avec des racines noires, parfois elles avaient les jambes écartées. Certaines semblaient fixer Alex, mais peut-être regardaient-elles les rideaux et les maisons derrière lui. Sur l'une des pages, il y avait un couple qui, aux yeux d'Alex, était en train de se percuter, comme deux enfants qui se bagarrent au parc. On dirait une bande-dessinée, avait-il pensé ; les cases successives montraient la femme qui perdait ses vêtements, puis c'était au tour de l'homme, puis finalement, dans la dernière en bas à droite, Alex a vu, pour la toute première fois, le corps féminin.

Il s'est penché en avant, comme s'il craignait que l'image ne s'estompe. Il s'est souvenu que le garçon qui lui avait passé le magazine à l'école lui avait dit que ce genre de photos c'était vraiment son truc. Alex avait acquiescé, sans trop comprendre ce que le garçon voulait dire par là, mais certain qu'il devait bien y avoir un rapport avec l'étrange poids qu'il avait ressenti à l'estomac en voyant le pantalon de l'homme lui tomber aux chevilles, pendant que la femme se penchait sur le bureau. Dans un coin de la pièce, la TV était allumée ; un homme en costard acquiesçait de la tête face à la caméra, on entendait le générique du bulletin télé local en fond, puis un journaliste au visage grave est apparu devant une boîte de nuit qu'Alex a cru reconnaître en levant les yeux. Il a entendu les mots survivants, urgences, mais il est quand même allé l'éteindre : il ne voulait pas se sentir regardé.

De retour sur le canapé, Alex a déboutonné son pantalon pour le baisser sous les fesses. Il ne savait pas quoi faire après. Il a remarqué que, dans l'une des cases, l'homme faisait quelque chose avec sa main pendant qu'il regardait la femme. Il avait déjà vu les garçons de sa classe mimer le même geste quand ils se criaient dessus en EPS. Tout ce qu'Alex est parvenu à faire, sur le moment, ça a été de la tenir.

Il a glissé sa main libre dans son caleçon, puis il s'est pris dans la paume, comme il le faisait parfois au moment de s'endormir. Il avait l'impression de sentir son cœur battre là en bas. La femme était plus poilue qu'il ne l'aurait imaginé. L'homme aussi : son torse et son ventre étaient recouverts d'un épais tapis. De profil, on ne distinguait pas ses côtes, mais il n'était pas gros non plus. Alex avait l'impression que cet homme avait un vrai corps d'adulte, qui rendait clairement toutes les femmes folles de lui. C'est ce genre de corps qu'il aurait en vieillissant, s'est-il dit. Alex n'a pas entendu son frère approcher et se placer juste à côté de sa tête ; il a alors senti une main lui claquer violemment l'oreille.

Alex a bondi et a directement retiré la sienne de son caleçon, tout en balançant l'homme, la femme et le reste du magazine sur le tapis.

« Qu'est-ce que tu fous, espèce de gros pervers ? Maman va bientôt rentrer. » Sur cette dernière remarque, la voix de Brian semblait plus hésitante ; ils n'avaient pas l'habitude de se retrouver seuls à la maison si tard, d'autant que, quand elle s'était dépêchée de sortir un peu plus tôt dans la soirée, récupérant son manteau presque après-coup, elle leur avait dit qu'ils pouvaient manger des frites s'ils voulaient, qu'il y avait un peu d'argent dans le tiroir, et qu'ils ne devaient ouvrir à personne.

« Espèce de petit pervers, » lui a répété Brian.

[...]

Simon avait réussi à trouver le tailleur dans une friperie. Il était presque parfait ; même si ce n'était pas la réplique exacte, il était suffisamment ressemblant pour immédiatement évoquer des images aux gens. Le costume deux-pièces bleu et la veste à simple boutonnage, même si celles qu'elle portait étaient plutôt à double boutonnage, mais il se disait qu'ils lui pardonneraient ce genre de détails. Comme il avait les épaules plutôt larges, le blazer s'arrêtait un peu au-dessus du nombril ; il s'était demandé s'il devait porter une chemise en dessous, mais il aimait bien montrer sa peau nue, exhiber le halo de sa chair. La jupe était plus longue, beaucoup plus longue que ce qu'il portait d'habitude pour ses numéros de drag, et elle plissait comme une serviette dans un restaurant gastronomique. Il était toutefois bien conscient qu'il ne devait pas s'agir d'une imitation, mais bien de drag, il a donc fait des trous à l'arrière pour donner l'impression qu'il s'agissait de jambières. Puis les chaussures ; il avait trouvé une paire d'escarpins en réduction dans la corbeille des bonnes affaires, le genre qui permettait de se grandir légèrement. Mais il ne les avait pas aimés, en marchant dans le magasin il les avait trouvés trop rigides, trop lourdes, comme s'ils cherchaient à le clouer au sol. Il avait alors demandé à son père s'il pouvait prendre une photo de ses vieilles bottes de mineur et de celles de son grand-père, ce qui avait déstabilisé son père, mais celui-ci avait accepté et donc, armé de peinture et d'une éponge à récuser destinée à retirer les couches de couleur séchées, Simon avait entrepris de transformer une paire de Uggs en quelque chose qui ressemblait à des chaussures d'ouvrier. Elles seraient confortables pour lui permettre de se déplacer et de danser, mais elles auraient l'air solides et robustes.

Les cheveux étaient prêts depuis longtemps ; il allait parfois les vérifier pour s'assurer que chaque mèche était exactement à sa place, vu que tout se jouait dans les détails, comme le collier de perles (en plastique, acheté chez Claire's), ou le bracelet de montre fin et délicat. Il avait peint un porte-documents en rouge afin qu'il ressemble à l'un des attachés-cases que les ministres transportaient partout avec eux pour se donner l'air important. Il n'était pas Elle, mais une version d'elle en tout cas. Le retour de Maggie Thatcher, Maggie enfin revenue, Maggie dévoilée, Maggie sur scène, afin que tous les deux, peut-être, soient enfin vus pour la première fois pour ce qu'ils étaient vraiment.



(GRANDE-BRETAGNE)

Sheena PATEL

Sheena Patel, pétillante trentenaire, romancière et réalisatrice britannique d'origine kenyane, indienne et mauricienne, vit à Londres. *Je suis fan*, son premier roman couronné en 2023 du Discover Book of the Year au fameux British Book Awards, et élu meilleur roman de l'année par *The Observer*, a connu un magnifique succès en Grande-Bretagne et a été traduit dans treize langues. Pour sa parution en France, c'est la romancière Marie Darrieussecq qui a assuré la traduction.

Je suis fan

260 pages, 23.90€

Traductrice
Marie Darrieussecq

Éditrice
Tiffany Gassouk,
Gallimard

Collection
Du monde entier

Je suis fan nous plonge dans une histoire d'obsession intense, et dérangeante. Dès la première phrase, la jeune narratrice donne le ton : « Je traque sur Internet une femme qui couche avec le même homme que moi. » Nous voilà lancés à ses côtés dans une veille frénétique et un sombre jeu de pistes pour saisir chaque détail de l'existence de sa rivale – blanche, lisse, fortunée, flamboyante socialement, entrepreneuse de choc, et grande amatrice d'Instagram où elle poste chaque jour des aperçus de sa vie parfaite. Tout y respire le bon goût assuré, et le self-control permanent sans le moindre effort, de quoi attiser d'autant plus la jalousie de notre narratrice, de plus en plus accro à ces clichés virtuels si éloignés de sa vie modeste de fille d'immigrés. Quant au coureur invétéré qu'elles ont en commun, il semble assez évident qu'il cherche à couper les ponts avec la narratrice, qui elle, n'y voit que du feu.

Avec l'envoûtant premier roman *Je suis fan*, Sheena Patel a fait une irruption très remarquée sur la scène littéraire britannique. De sa plume alerte et espiègle, elle questionne étonnamment le désir féminin tout en nous propulsant dans une chute libre addictive. En décrivant parfaitement la mécanique du corps cramponné à l'iPhone et les dommages collatéraux des réseaux sociaux, c'est aussi notre époque fuyant progressivement le réel qui se retrouve dans sa ligne de mire, inoubliable.



Dans la presse

« Une bombe furieuse et effervescente qui décortique les plus sombres profondeurs de la séduction et de la manipulation. *Je suis fan* vous marquera pendant longtemps. »

The Observer

« Un premier roman brutal, et brillant. La puissance de la voix de la narratrice, désespérée et coincée, n'a aucun équivalent. La force de *Je suis fan*, c'est sa description d'un archétype classique (quoique toxique) existant depuis la nuit des temps. L'immédiateté de la prose à la première personne et les aveux franchement ahurissants de l'anti-héroïne donnent au livre une qualité profondément addictive, tant et si bien qu'on a du mal à le lâcher. Le franc-parler corrosif de Sheena Petal est admirable, tout comme sa suggestion finement amenée de toutes les réactions possibles aux mauvais traitements : la rage, la confusion, la peur, la haine de soi, le sadisme, le masochisme et l'humiliation. »

The Guardian

« Un livre impoli sur l'obsession amoureuse qui met à jour une féroce narratrice dans une trépidante spirale, toute en irrévérence. Le roman est claustrophobe dans son sujet, mais son style est complètement libre, autorisant les pulsions féroces de la narratrice à l'emporter dans une spirale jouissive et sans vergogne. »

The New York Times Book Review

« Grisant et perturbant. Un livre qui questionne sans merci classes sociales, identités et privilèges. »

Financial Times

Le mot de l'éditrice

« *Je suis fan* déborde d'énergie et de désespoir pour décrire le désir et la frustration, la jalousie et la solitude. La plume piquante et virevoltante de Sheena Patel n'a pas d'équivalent. Chapeau bas à ce premier roman intense qui saisit, fascine et dérange, tout en mettant parfaitement le doigt sur la folie que peuvent générer les réseaux sociaux et les criants écarts de niveaux de vie au sein des grandes villes. »

Tiffany Gassouk

Entretien

Quelle a été votre inspiration pour l'écriture de *Je suis fan* ?

Je regardais l'assaut du Capitole, et je me suis dit que l'emprise qu'avait Trump sur ses admirateurs ressemblait à celle présente dans une relation avec quelqu'un incapable d'affection. Je voulais faire du sentiment d'aller dans l'extrême quelque chose de proche et d'inconfortable, voir que n'importe lequel d'entre nous est capable de pousser les choses un peu trop loin, là où l'irrationnel devient rationnel.

Pouvez-vous nous parler un peu de votre processus d'écriture ?

Je me suis intéressée à la structure poétique et j'ai écrit les chapitres comme s'il s'agissait de scènes de film. Mais je ne savais pas non plus vraiment où j'allais. J'ai rassemblé des images, des captures d'écran, des extraits de vidéo sur Youtube que j'allais retranscrire, j'ai regardé des documentaires et essayé de respirer le monde et de le renvoyer sur la page. D'une façon ou d'une autre, je voulais relier ce personnage au monde, aborder notre époque d'une nouvelle manière. Je voulais créer un personnage non-blanc, tout en repoussant les limites de l'acceptable, je voulais vraiment qu'elle soit une mauvaise personne, difficile à aimer mais sympathique. J'étais en transe pendant l'écriture, j'avais l'impression de ne pas vraiment avoir le contrôle.

Comment avez-vous trouvé l'équilibre pour créer un personnage désagréable, mais aussi sympathique ?

Je ne faisais rien consciemment. Ma seule règle, c'était que tout ce qu'elle subissait, elle devait l'infliger à quelqu'un d'autre, il fallait que la vérité afflue, pour que le lecteur soit constamment en déséquilibre, et qu'il se remette en question. C'était finalement un processus très instinctif, donc je ne sais pas exactement comment je m'y suis prise.

Étiez-vous anxieuse à l'idée de créer un personnage désagréable ?

Je ne l'étais pas, jusqu'à ce que le livre parte en impression, puis qu'il figure sur la liste de *The Observer* en 2022, et qu'il attire plus d'attention que prévu. Je pensais qu'on allait me boycotter. Et puis je me suis dit, merde, tant pis. Si on me boycotte, qu'il en soit ainsi. Je maintiens ce que j'ai écrit.

Je pense que *Je suis fan* est ce que j'ai lu de plus honnête, pur et direct. Comment avez-vous réussi cela tout en vous assurant de transmettre toute la vérité ?

En réalité, je ne suis pas sûre. Sans vouloir avoir l'air d'une horrible personne, j'ai tout de suite compris qu'il se passait quelque chose d'important. Je savais que j'avais dans les mains quelque chose de fragile : cette voix, ce personnage. Pendant environ huit mois, je n'ai dit à personne que j'écrivais, et je n'ai parlé d'elle à personne, à part mon éditeur. J'ai l'impression que ça a vraiment aidé. Enfin, je ne sais pas, mais ça a probablement aidé. J'avais le sentiment que si je parlais d'elle, elle s'en irait.

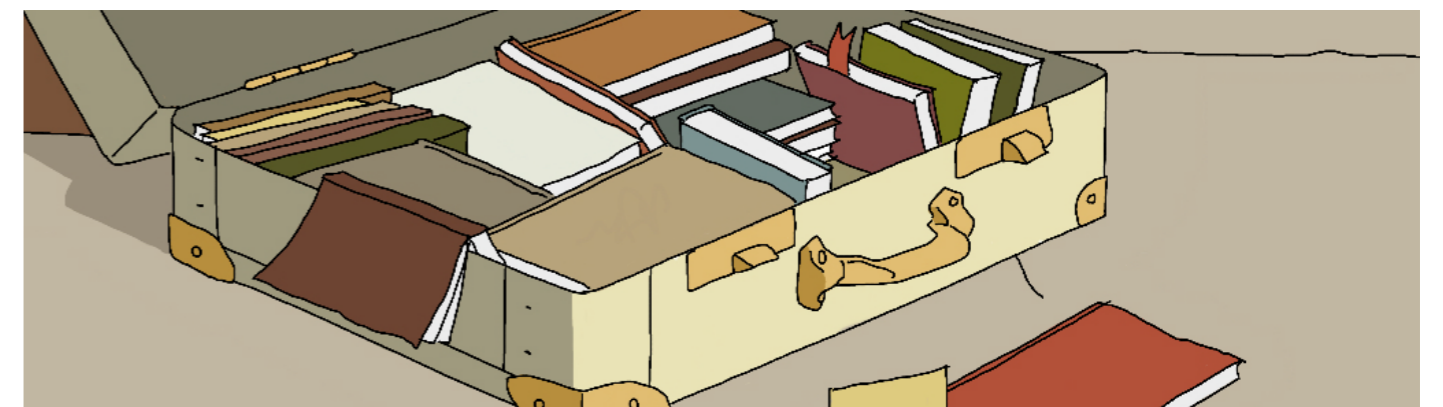
J'ai beaucoup mis dans sa voix, une couche après l'autre. C'est pourquoi je n'aime pas quand les gens disent que le livre est comme un journal intime, ou un blog, ce n'est pas du tout le cas. Si j'écrivais un blog comme ça, je me dirais que je suis un génie !

Vous abordez la question de classe et d'origine, souvent mise de côté quand on parle de la culture des influenceurs. Pourquoi était-ce important pour vous de décrire cette dynamique ?

Parce que personne n'en parle, pourtant c'est si évident, Instagram, c'est comme à l'école, où les filles populaires flottent au-dessus de nous, dans leur petit monde, parce qu'elles ont des seins. Elles ne l'attribuent pas à la génétique, ou à la chance, ou aux hormones qui apparaissent, elles croient qu'elles sont intrinsèquement plus belles que les autres. Instagram fonctionne de la même manière, les influenceurs sont, dans la majorité des cas, nés dans le plus grand privilège – et le privilège est très photogénique, Insta est l'intermédiaire idéal pour le mettre en scène, et pour qu'on se sente tous comme des merdes. C'est l'archétype le plus moderne possible, très « politique du monde des femmes ». Je suis vraiment heureuse d'avoir fait quelque chose pour les femmes, pour notre vie intérieure cachée.

Comment vivez-vous l'accueil largement positif de ce livre ?

C'est incroyable. Que vous dire ? C'est un véritable rêve. Il y a aussi certaines personnes qui ne l'aiment pas, et je m'y suis habituée, cela m'atteint moins qu'avant. Je l'ai clairement écrit pour qu'on l'aime et qu'on le déteste, et il remplit sa mission.



Extrait de *Je suis fan*

est-ce que je

Je traque sur Internet une femme qui couche avec le même homme que moi. Parfois, quand je me jette trop vite sur ses stories, je la bloque un moment pour qu'elle ne sache pas que je rafraîchis mécaniquement sa page quinze fois par minute, avec Netflix en arrière-plan sur mon ordinateur portable et mon estomac qui se retourne de délice quand sa photo de profil est à nouveau cerclée de rouge. Elle a des dizaines de milliers de followers, un compte vérifié, elle est la fille de quelqu'un de célèbre en Amérique. Un flux continu de personnes blanches s'extasie en commentaires sous ses posts. Elle a des opinions sur des objets domestiques auxquels je n'ai jamais pensé de ma vie ; elle sait avec certitude quel genre de bougies en cire d'abeille il faut faire brûler, elle jette sur sa table une nappe exquise avant le dîner, elle sait où acheter de la poterie en édition limitée chez des potiers en vue, elle va joyeusement dépenser 300\$ pour un vase où elle disposera des fleurs de fenouil vraiment vraiment bio, signifiant par là qu'il y a bio et bio, elle s'offre une bague à 500\$ alors que le reste du monde se serre la ceinture et elle l'exhibe dans un selfie. Elle utilise un filtre sur Instagram qui carbonise ses défauts, amincit ses joues et efface radioactivement les deux épaisses lignes creusées en cuillères dans son front, qui ressortent encore plus quand elle lève les sourcils. Un sentiment de satisfaction maladif me déchire quand je les vois. Elle se fait livrer par les bons restaurants, a l'air de connaître tout le monde dans les sphères les plus hautes de la société, est acceptée dans le genre de cercles qui me semblent, à moi, hors de portée. Je me demande parfois : si je la rencontrais un jour, qu'est-ce que je lui dirais, est-ce que je lui parlerais de notre lien ? Est-ce que je lui dirais que je sais où elle vit, est-ce que je lui dirais comment j'ai deviné qu'elle a rompu avec son copain ? Est-ce que je lui dirais que je sais pourquoi le ton de ses stories a changé, parce que l'homme avec qui nous couchons toutes les deux, l'homme avec qui je veux être, lui a dit la dernière fois qu'ils se sont vus qu'elle devrait avoir honte d'exhiber sa vie privée comme ça. Est-ce que je lui dirais que je sais qui est son ex-mari, j'ai vu sa nouvelle famille et il semble heureux maintenant, plus heureux que sur les photos d'eux ensemble, est-ce que je lui dirais que je sais qui sont tous ses amis et que je regarde leurs stories aussi, est-ce que je lui dirais que je fais des captures d'écran des photos qu'elle prend d'elle-même et que j'étudie son visage si intensément que j'ai parfois peur de lui emprunter des expressions faciales ou des inflexions de voix parce que je l'écoute parler avec son père sur YouTube encore et encore avant de m'endormir. Est-ce que je me rapprocherais d'elle pour mieux la renifler et toucher ce qu'il a touché quand il l'a touchée – *est-ce que je goûterais l'intérieur de ta bouche pour comprendre ce qui était si irrésistible, est-ce que je chercherais à m'enfoncer en toi, je veux savoir exactement comment bouge ton corps quand tu es excitée – comprendre moi-même pourquoi il a annulé la baise avec moi pour baiser avec toi.*

dis-moi ce que je veux

Je rafraîchis, rafraîchis, rafraîchis, rafraîchis. La femme qui m'obsède poste en général vers cette heure-ci. Je suis d'un œil *Gilmoré Girls* sur mon ordinateur. Je rafraîchis encore et soudain, à la neuvième fois, les carrés se déplacent vers la droite, deviennent blancs, clignent en couleurs à nouveau et voici un nouveau post – une sélection de produits qu'elle vend, d'une boutique en ligne dont elle est propriétaire et qui s'appelle Terroir. Pas forcément rentable, mais si on laisse de côté ce petit inconvénient, créer une boutique indépendante sur le Web semble être le nouveau truc en vogue pour les gosses de riches. Toutes ses amies ont cette présence en ligne

soigneusement pensée, qui met en avant, selon les variantes, telle ligne de soins pour la peau, tels meubles hors de prix, tels ustensiles de cuisine – des objets sortis de leur contexte culturel pour être placés artistiquement dans votre maison et vous rendre, vous, plus intéressant. Grâce à ça, je suis devenue incollable sur les meubles modernes des années cinquante et soixante. Je repense aux placards lambda de mes parents, en faux bois, du plastique plaqué bois j'en suis sûre, fièrement choisis dans le catalogue d'usine d'un grossiste de Sudbury.

Je sais que la femme qui m'obsède a beaucoup de ces amis créateurs de tendances, qui carburent à la beauté – à l'acquisition de la beauté – , qui semble les alimenter autant que la nourriture. Un de ces amis poste, comme elle, des intérieurs d'artistes célèbres. Lui aussi je le traque au cas où il publie des photos d'elle, parce que je veux savoir chaque jour ce qu'elle porte, ça fait me sentir comme une merde mais ensuite j'ai l'impression d'avoir accompli quelque chose, alors qu'en vrai, je perds une petite partie de moi chaque fois que je prends une capture d'écran d'elle, ou de son nouvel atelier à Marfa maintenant qu'elle est célibataire, ou l'appartement qu'elle partageait avant avec son ex-copain, ou de la maison de son père dont j'essaie de cartographier géographiquement les pièces. J'enregistre ces captures dans l'album de mon téléphone, qui, lorsque que je fais défiler les photos, laisse croire que j'ai une très bonne amie dont je célèbrerais la vie, que je voudrais chérir ses souvenirs autant que les miens. Je n'ai aucun avis sur les meubles. Si jamais j'ai un jour une maison, je ne sais pas trop ce que j'y mettrai. Je ne possède rien qui puisse signifier au monde que je m'y connais en création de tendances, que je suis adulte. Je me glisse dans des espaces qui existent déjà et je me contorsionne pour m'adapter à la forme qui m'est laissée. Je ne possède rien. La seule pensée de courir les antiquaires pour chaque objet un par un est épuisante et étourdissante et chère. Je clique sur les boutiques que la femme qui m'obsède tague dans ses posts, je clique sur les gens à qui elle dit merci, sur les peintres qu'elle recommande dans ses stories en incluant avec obligeance un lien pour s'acheter sa propre peinture. Je regarde le prix d'une peinture qu'elle incline dans le soleil, sur le manteau de sa cheminée brillamment colorée, avec les hashtags de l'architecte qui l'a construite et du peintre qui a peint la peinture. Je google le nom de l'artiste et « prix » et il est mort et son travail vaut entre quinze et vingt mille dollars et la mâchoire m'en tombe et je veux en posséder une aussi mais comment et où est-ce qu'on va pour acheter des peintures ? Ou peut-être que ce que je veux c'est avoir l'argent pour acheter une peinture mais en vrai ce que je veux est quelque chose de beaucoup plus difficile à obtenir qui est de savoir, en premier lieu, quelles peintures valent la peine d'être achetées, combiné à la croyance innée que je mérite d'être dans un environnement dont les murs doivent être couverts de tableaux pour que je puisse me sentir chez moi. Je lis la légende du nouveau post et ça dit, retrouvez-nous à notre pop-up dans la maison d'un ami à Notting Hill, mp pour les détails. Le post est un assemblage graphique d'articles vendus par Terroir, les objets sont disposés, désincarnés, sur un fond blanc. La singularité de son entreprise c'est d'être la fille de quelqu'un de réputé pour son exigence esthétique, et si vous êtes prêt à vous séparer d'un minimum de 500\$, vous pourrez peut-être mettre un pied dans ce milieu. Je me dis – c'est ma chance.

(ÉTATS-UNIS)

Ben SHATTUCK

Né en 1984, Ben Shattuck est diplômé de l'Iowa Writers' Workshop. Ses nouvelles lui ont valu d'être le lauréat du PEN/Robert J. Dau Short Story Prize et du Pushcart Prize. Il vit avec sa femme et sa fille dans le Massachusetts. Il est également le directeur et le fondateur de la Cuttyhunk Island Writers' Residency. La nouvelle-titre de son recueil a fait l'objet d'une adaptation cinématographique par Oliver Hermanus : *The History of Sound*, avec Paul Mescal et Josh O'Connor dans les rôles principaux. Le film devrait être présenté au festival de Cannes en mai 2025 et sortir sur les écrans à l'automne.

La forme et la couleur des sons

384 pages, 24.90€

Traductrice
Héloïse Esquié

Éditeur
Francis Geffard,
Albin Michel

Collection
Terres d'Amérique

En douze histoires lumineuses se déroulant sur trois siècles, ce livre examine les façons inattendues dont le passé resurgit dans le présent et comment l'amour et la perte s'entremêlent et se transforment au fil des générations.

Deux hommes se rencontrent autour d'un piano dans un bar sombre et enfumé, avant de passer un été à arpenter les bois du Maine pour collecter des chansons traditionnelles dans l'ombre de la Première Guerre mondiale. Ils seront marqués à jamais par cette odyssée. Des décennies plus tard, dans une autre nouvelle, une femme découvre les cylindres de cire enregistrés lors de cet été fatidique, en nettoyant sa nouvelle maison.

Elégantes et inventives, les nouvelles de Ben Shattuck transportent le lecteur du Nantucket des années 1700 aux forêts contemporaines du New Hampshire. Des souvenirs, des objets, des tableaux et des journaux intimes refont surface de manière surprenante et poignante au milieu de plages, de paysages et de vergers évocateurs, révélant les secrets et les malentendus qui ont perduré à travers les siècles.

La forme et la couleur des sons est une ode à la Nouvelle-Angleterre autant qu'une méditation émouvante sur la quête permanente d'un foyer.



Dans la presse

« Dans chacune de ces nouvelles saisissantes, Shattuck examine comment les histoires sont transmises à travers le temps, mal interprétées ou égarées ; comment l’amour peut être à la fois tragique et insuffisant ; comment les rencontres fortuites et les secrets enfouis peuvent longtemps continuer à résonner en nous. Les histoires numineuses de Shattuck sont empreintes de nostalgie et de perte, de destinée et de beauté. »

Booklist

« Un magnifique recueil de nouvelles autour de l’amour et du désir, situé dans les paysages de Nouvelle-Angleterre. Ben Shattuck brille particulièrement par ses descriptions du monde naturel. Profondément ressenties et impeccablement orchestrées, ces superbes histoires capturent l’esprit du Nord-Est. »

Publishers Weekly

« Ben Shattuck écrit sur la musique, la peinture, l’histoire et le monde naturel avec une telle autorité et une telle grâce, mais ce sont ses personnages qui demeurent avec nous dans leurs tentatives désespérées de donner un sens à ce monde inexplicable. »

The Wall Street Journal

« Magistral ! Le lien entre Ben Shattuck et cette région sur laquelle il écrit est palpable. Les émotions évoquées, principalement autour de la difficulté de nouer des liens significatifs avec les autres, se manifestent à la fois avec une grande force et une tendresse tranquille. »

The Chicago Tribune

« Une structure complexe, une émotion puissante, une écriture magnifique : *La forme et la couleur des sons* est ce qui se fait de mieux en matière de fiction courte ».

Kirkus Reviews

Le mot de l’éditeur

« *La forme et la couleur des sons* fait partie de ces livres rares qui ravivent notre foi en la littérature, et au-delà notre foi en la vie. »

Francis Geffard

Entretien

Vous écrivez magnifiquement sur le monde naturel et sur l’impact que notre environnement a sur nous. Pourriez-vous nous parler un peu de votre propre relation avec la nature et la Nouvelle-Angleterre, et de la façon dont elles influencent votre écriture ?

À bien des égards, ce livre est une ode à la Nouvelle-Angleterre. Contrairement au Midwest ou à l’Ouest, les paysages de cette région varient tellement sur des distances relativement courtes, de l’île de sable de Nantucket aux montagnes de granit du New Hampshire, en passant par les interminables forêts à feuilles persistantes du Maine. Celui des côtes du Massachusetts est naturellement devenu le fondement de mon écriture parce qu’il a été le fondement de mon éducation et de ma sensibilité - l’un de mes premiers souvenirs est de me tenir sur une plage pendant une tempête de neige.

Les personnages de ce livre sont affectés par le paysage d’une manière que je vois tout le temps autour de moi, comme la façon dont nous sommes enfermés pendant des mois par le froid, ou dont nous faisons l’expérience de poussées d’introspection pendant de longues promenades, ou dont nous sommes attirés par l’océan, ou isolés dans des endroits reculés, ou dont nous nous sentons ancrés à un endroit en raison de liens familiaux et de terres héritées, ou dont nous devenons euphoriques et généreux le premier vrai jour de printemps après un hiver interminable.

Ces nouvelles mettent simplement des mots sur des relations tacites entre les gens et la nature - comment, par exemple, le fait de vivre à l’extrémité d’une longue péninsule battue par les vents peut façonner des sentiments presque aussi clairement et profondément que le propre subconscient d’une personne.

Votre livre contient de nombreux détails historiques. Comment avez-vous trouvé l’équilibre entre exactitude historique et créativité narrative, et qu’est-ce qui vous a incité à explorer ces deux lignes temporelles dans un même ouvrage ?

Lorsque j’ai commencé à écrire il y a plusieurs années, j’ai passé beaucoup de temps à lire des ouvrages de non-fiction, à la recherche de faits susceptibles d’être intégrés dans une nouvelle. « La barrette en argent » en est un bon exemple. Je suis tombée sur une anecdote dans un livre qui décrivait comment les épouses des capitaines baleiniers de Nantucket recevaient parfois des « il est à la maison » - des godemichés du XIXe siècle - pour promouvoir la fidélité alors que les hommes étaient en mer pendant des mois. Un objet devient ainsi l’occasion de raconter une histoire. C’était une bizarrerie, un point de contraste brillant dans mes hypothèses sur un passé terne, conservateur et boutonné.

Mais au fil des ans et de mes lectures, je me suis rendu compte que les choses étaient souvent beaucoup plus bizarres et inattendues que je ne le pensais. Par exemple, pour n’en citer que quelques-unes, j’ai lu des articles sur les charmes cachés dans les maisons du XVIIIe siècle pour conjurer le mauvais sort, sur les hommes des communautés de Nouvelle-Angleterre qui avaient plusieurs familles réparties dans plusieurs endroits, sur les rituels orgiaques et « magiques » pratiqués dans les champs au XVIIIe siècle pendant les saisons de plantation, sur le procès d’un cochon dans le Connecticut accusé d’avoir ensorcelé un homme, sur les messages secrets transmis aux voisins par la façon dont quelqu’un étendait son linge.

Le passé devenait une constellation de points lumineux, de bizarreries qui se sont révélées, d’une certaine manière, tout à fait communes. Cela m’a permis de développer des histoires, car la limite de ce que je prévoyais comme étant historiquement exact était probablement loin d’être la limite ; et ce que je pensais ressembler davantage à de la fiction était bien en deçà des faits raisonnables.

J’ai commencé à explorer les lignes temporelles doubles lorsque j’ai remarqué la binaire naturelle qui existait dans « l’Histoire ». Il y a le passé, et puis les gens qui l’étudient. C’est presque une relation d’appel et de réponse. Les chercheurs, bibliothécaires, archivistes, universitaires, historiens, celles et ceux qui trouvent quelque chose dans leur grenier ou qui découvrent un secret sur l’un de leurs ancêtres - toutes ces personnes sont affectées par le passé, parfois de manière évidente, mais souvent de manière subtile. Leurs histoires ont commencé à m’interpeller. Enfin, il y a le lien entre ces deux aspects : les émotions que nous ressentons tous à travers d’immenses fossés temporels. La jalousie, la rage, la dépression, le sentiment d’être exploité ou abandonné, tous ces sentiments ont la même tonalité d’un siècle à l’autre. J’ai voulu explorer cette cohérence en créant des paires d’histoires qui n’étaient pas seulement reliées par quelque chose de concret (comme une peinture, des cylindres de cire ou un parent éloigné), mais aussi par un écho émotionnel.

Par exemple, « Greffe » raconte l’histoire d’une femme qui abandonne son fils, tandis que son pendant, « Un cygne de la toundra », raconte l’histoire d’un fils qui abandonne ses parents (dans la même ferme, à cent cinquante ans d’intervalle). Autre exemple : « La forme et la couleur des sons » traite de la crainte de n’avoir qu’une seule chance de connaître le véritable amour, tandis que son pendant, « Les débuts », raconte comment le fait de rester avec son premier amour peut en fait devenir son plus grand regret.

Extrait de *La forme et la couleur des sons*

Quand j'ai rencontré David, en 1916, j'avais dix-sept ans. Aujourd'hui, calculer mon âge ne m'intéresse plus tellement. Nous sommes en avril 1984, à Cambridge, Massachusetts. Des petites fleurs blanches volètent depuis des jours devant la fenêtre de mon bureau et s'amassent sur le trottoir telle la première neige de l'année.

C'est mon médecin qui, il y a peu, m'a suggéré d'écrire cette histoire pour parer aux insomnies qui me tenaillent depuis le jour où un paquet expédié par une inconnue est arrivé chez moi : un carton contenant vingt-cinq cylindres phonographiques, expédié depuis Brunswick, dans le Maine. La lettre scotchée sur le colis disait : *Je vous ai vu à la télévision. J'admire votre travail. Ceci vous appartient. Je les ai trouvés en nettoyant la maison que nous venons d'acheter.* Dans mes trois ouvrages sur la musique traditionnelle américaine qui ont été publiés – avec un certain succès, d'où les interviews télé – je n'ai jamais rien écrit sur cet été passé avec David. Donc nous y voilà.

La première fois que je l'ai vu, c'était à l'automne 1916, après mon premier trimestre au conservatoire de musique de la Nouvelle-Angleterre. J'étais au pub avec des amis, il était à l'autre bout de la salle, au piano. Je me souviens d'avoir observé sa chemise, qui faisait des plis dans son dos.

« Qu'est-ce que tu en penses ? » a fait mon ami Sam en me tapotant le bras.

Je n'avais pas entendu sa question.

« Tu regardes quoi ? a-t-il demandé en se retournant.

– Je la connais, cette chanson », ai-je dit.

C'était "A Dead Winter's Night", une mélodie que mon père jouait souvent au violon chez moi, dans le Kentucky. Une chanson lente, sur le tempo "d'un homme assis qui respire", comme il disait. Il s'agissait d'une vieille ballade anglaise du Lake District – je l'ai appris par la suite – au sujet d'un garçon et d'une fille perdus dans les bois après s'être enfuis de chez leurs parents pour pouvoir aller se marier. Quand j'y repense maintenant, je me revois étendu sur le plancher de la véranda, l'été, avec les phalènes qui tournoient autour de la lanterne, mon père qui tape du pied – j'entends le raclement de sa botte sur le bois. Les criquets dans les arbres, suturant la nuit. Mon frère assis à côté.

« Excuse-moi », ai-je dit à Sam.

Je me suis frayé un passage à travers la salle animée jusqu'au piano. J'ai regardé David jouer. Il avait les yeux fermés, donc il ne m'a pas tout de suite remarqué même si j'étais planté juste à côté de lui. Il avait une cigarette coincée entre les lèvres. Des cheveux bruns peignés en arrière. Il a brusquement redressé la tête en arrivant au refrain. J'observais ses mains.

« Tu l'as apprise où, cette chanson ? ai-je demandé quand il a terminé.

– Oh, a-t-il dit, levant les yeux. Dans un marais paumé du Kentucky. »

Il a fait tomber sa cendre par terre. Voix grave. Débit trop rapide. Il a plaqué un accord de do d'une main et de l'autre, il a ramassé son verre posé sur le parquet.

« Je viens du Kentucky », ai-je dit.

Sa main s'est immobilisée sur les touches. Il a levé la tête de nouveau. « Ah, bon. Désolé, alors. » Il a tendu la main. « David.

– Lionel.

– Quelle section ? »

A priori, tous les clients du pub ce soir-là étaient des élèves du conservatoire.

« Chant, ai-je dit.

– Eh bien, tralala. Je suis en composition. Ça... » Il a de nouveau joué la même mélodie.

« ... C'est un passe-temps. L'été. Pour profiter du grand air. Je collecte des chansons traditionnelles. »

À l'autre bout de la salle, mes amis m'ont fait signe qu'ils s'en allaient. D'un geste, je leur ai répondu de ne pas m'attendre.

« Tu es déjà passé par Harrow ? ai-je demandé. C'est là-bas que j'ai grandi.

– Harrow. Il y a deux étés. Avec un kiosque bleu ciel en plein centre-ville. »

Il n'avait pas l'air surpris par la coïncidence, donc je n'ai pas réagi non plus. À l'époque, les gens du Sud n'étaient pas nombreux au conservatoire, et absolument personne ne venait de Harrow, un patelin de deux mille habitants entre les rivières Cold et Solemn. (J'étais venu étudier à Boston parce que la professeure de musique avait remarqué ma voix. Elle avait écrit à l'une de ses amies qui avait fréquenté le conservatoire de Lexington. Celle-ci était venue en visite à Harrow et s'était arrangée pour me faire décrocher une bourse.) Mais voilà que David était passé par ma ville lors de l'une de ses missions de collectage. Peut-être même qu'on s'était vus. Autrefois, j'avais le mal du pays, je m'en rappelle.

« J'ai appris un quadrille là-bas, je me souviens, a-t-il repris.

"Maids of Killary", il me semble.

– Je la connais. Tu connais "Seed of the Plough" ?

– Je devrais ? »

Je lui ai expliqué que ma mère la chantait souvent.

« Vas-y, lance-toi.

– Non. » J'ai secoué la tête.

« C'est en quoi ? » a-t-il demandé, plaquant les accords l'un après l'autre. « La tonalité ? » a-t-il insisté. Il s'est arrêté sur le la.

Il avait haussé les sourcils. À ce moment-là, j'ai remarqué une balafre sur sa lèvre supérieure, une cicatrice rouge pâle qui, je l'ai appris plus tard, lui venait de son père.

« Je ne crois pas qu'on puisse l'accompagner au piano, ai-je protesté.

– Alors à toi l'honneur. »

Il s'est écarté du clavier, a sorti une autre cigarette de sa poche et l'a glissée dans sa bouche, puis il a pris une bougie qui était posée sur le dessus du piano et a approché de son visage la flamme protégée par sa main en coupe. Il attendait.

On m'a dit que j'avais l'oreille absolue le jour où j'ai reconnu la note que ma mère toussait chaque matin. J'étais même capable d'harmoniser avec un chien qui aboyait à l'autre bout du champ. Je servais d'acordeur à mon père, pour son violon – debout à côté de lui, je lui donnais le la pendant qu'il serrait les chevilles. Au début, je croyais que tout le monde voyait les sons. Leur forme et leur couleur – un cercle flageolant, violet foncé, comme une mûre, pour le ré. Je ne faisais qu'ajuster la forme que je voyais et me couler dans les décibels adéquats. Quand j'ai eu treize ans, des goûts se sont mis à accompagner les notes. Si mon père avait le malheur de jouer un si mineur un peu faux, une amertume cireuse me remplissait la bouche. En revanche, sur un do parfait, il me venait un goût de cerise sucrée. Sur un ré, un goût de lait.

J'ai chanté pour David.

「d'ailleurs & → d'ici」

N°1 — 2025

**Quatre nouvelles voix
venues de l'étranger**

du 31 mars au 4 avril

Albin Michel — Terres d'Amérique

Relations presse

Aurélie Delfly
aurelie.delfly@albin-michel.fr
01 42 79 18 98

Relations libraires

Rémy Verne
remy.verne@albin-michel.fr
01 42 79 18 93

Gallimard — Du monde entier

Relations presse

Christelle Pestana
christelle.pestana@gallimard.fr
01 49 54 42 72

Relations libraires

Charlotte Fagart
charlotte.fagart@gallimard.fr
01 49 54 13 75

Grasset — En lettres d'ancre

Relations presse

Myriam Salama
msalama@grasset.fr
01 44 39 22 16

Relations libraires

Agnès Farges
afarges@grasset.fr
01 44 39 22 23

Stock — La Cosmopolite

Relations presse

Bénédicte Avel
bavel@editions-stock.fr
01 49 54 36 68

Relations libraires

Héloïse Rachet
hrachet@editions-stock.fr
01 49 54 36 57